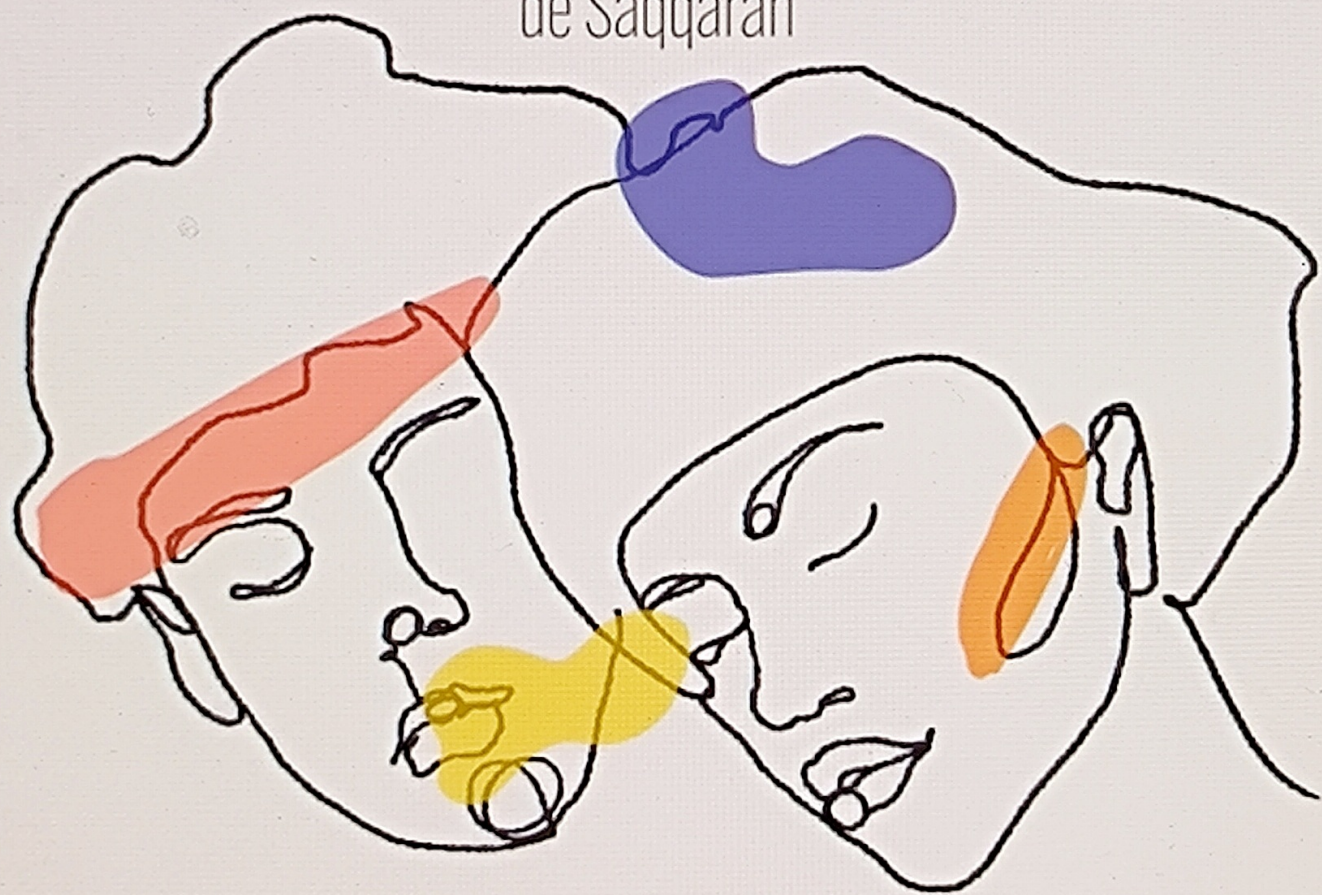


JULIE BARON

L'oiseau

de Saqqarah



ROMAN

Julie Baron

L'Oiseau de Saqqarah

© Julie Baron, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0512-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Sans doute parce que la Corse est une île, qu'elle ne possède pas de frontière mais seulement des limites, aucune borne ne paraît venir y démarquer des mondes pourtant réputés infranchissables.

Les lisières ne distinguent plus et les milieux devenus poreux diffusent l'un vers l'autre - Le cas de l'ici et de l'au-delà.

Ainsi, la mort envahit-elle tous les espaces, s'immisce subrepticement sur le territoire des vivants. La situation ne tient pas au hasard mais de cette puissance force de cohésion qui soude les familles insulaires - et pour un Corse sa famille englobe toute sa lignée pour l'éternité...

Corse, l'île des deuils impossibles

Marie-José Loverini

Dans ETUDES SUR LA MORT 2012

I

Comme sortie d'un long sommeil, je reprends mes esprits et je suis prise d'une angoisse soudaine et profonde. Je sens mon pouls s'accélérer et s'exciter, il cogne tout à l'intérieur de moi, j'ai l'impression que ses pulsations vont transpercer mes chairs pour sortir, elles s'emballent et se déchainent comme Carmina Burana¹, en quelques secondes, je suis envahie par un chaos intérieur impossible à maîtriser. Il fait noir et je ne peux pas bouger, je suis étreinte comme paralysée, je sens mes bras pliés sur ma poitrine et mes mains dégagent sur mes seins une infime chaleur qui ne suffit pas à m'arrêter de trembler, j'ai tellement froid.

À l'intérieur c'est la guerre alors que mon corps lui, tout entier, reste inerte, glacé et douloureux. J'ai l'impression d'être toute nue je ne sens plus mes jambes allongées, collées peau contre peau, elles sont lourdes et engourdies, j'essaie de les écarter, mais j'ai beau forcer tous les muscles de mes cuisses, il n'y a rien à faire, mes peines sont vaines, l'espèce de tissus qui les tient prisonnières ne me laisse aucune souplesse comme si j'étais emmaillottée dans un linge. Ça pue ! Chaque effort que je fais pour tenter de me libérer exulte une odeur méphitique.

Bon Dieu, mais depuis quand est-ce que je suis là ? Je suis où ? J'ai dormi combien de temps ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Je n'arrive pas à me rappeler, j'ai beau essayer de me concentrer et réfléchir, je ne me souviens pas. Cette odeur infâme m'empêche de réfléchir. Qui m'a mise là ? Pourquoi ? Je dois me concentrer, me calmer, aux vues de l'odeur l'air se fait rare, il faut que je l'économise, comme si j'étais coincée dans un ascenseur en panne. Il doit forcément y avoir une explication rationnelle à tout ça, Il faut que je me souviene, mais je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose que cette foutue odeur, ça pu la mort. Cette odeur je la connais, elle me fait penser à celle du labo d'embaumement au Caire.

Je me rappelle de cette puanteur, c'était un mélange de composés chimiques, de substances aromatiques et de bestioles crevées, toutes ces mixtures qui servaient à l'initiation du procédé rendaient l'air irrespirable. Les images me reviennent à l'esprit.

...

Je me souviens de mon arrivée là-bas, de mon premier jour au labo, je n'avais pas échappé aux inévitables nausées. C'était le passage obligé pour chaque nouvel arrivant, l'adaptation se faisait plus ou moins, avec le temps, je m'étais habituée à cette odeur putride, d'autres n'y parvenaient pas et les cours d'embaumement prenaient des allures de torture olfactive. Après avoir passé quelques heures au labo, l'odeur semblait ne plus nous quitter, elle était imprégnée dans les fibres de nos vêtements, parfois, avec la chaleur, les pores de la peau semblaient transpirer l'odeur. Après toutes ces années, j'avais réussi à l'oublier, jusqu'à maintenant...

Je ne m'étais pas retrouvée un jour dans ce laboratoire puant au beau milieu de l'Égypte par hasard ni pour vérifier la légende d'Osiris. Non, ce qui m'avait poussé à atterrir là-bas était bien plus profond et réfléchi. Une certitude qui avait vu le jour à la mort de ma grand-mère. Je devais avoir quelque chose comme onze ans et pour la toute première fois de ma vie, j'étais confrontée à la mort, chez moi, la mort, on l'entend souvent de loin, à chaque coup de fusil tiré quand la chasse aux sangliers est ouverte ou quand les Campanes sonnent en dehors des heures de messe. Ce jour-là, quand ma grand-mère Lucciana a rendu son dernier souffle, les Campanes ont sonné juste après qu'elle ait fermé les yeux. Puis les volets de notre grande maison en pierre se sont fermés eux aussi. On a éloigné le chien, éteint les lumières et le feu de la cheminée. Tout s'est refroidi, comme maintenant.

En Corse où je suis née, encore plus qu'ailleurs, naturellement on veille un mort pour accompagner l'esprit du défunt dans l'au-delà, c'est comme ça.

Lucciana ma grand-mère, était aimante et protectrice, elle chantonnait toute la sainte journée, la plupart du temps des airs inconnus au commun des mortels, qu'elle inventait le plus souvent. En cuisinant, en tricotant, en jardinant, même en parlant, entre deux mots, elle chantonnait tout le temps. C'était l'âme bienveillante et enchantée de la maison. Malgré son grand âge, elle était toujours coquette et soignée, elle ne sentait pas le vieux, on devinait son passage dans une pièce à l'effluve que son parfum, aux notes délicates d'immortelle et de genévrier, laissait derrière elle. Tous les matins, elle se levait bien avant tout le monde pour avoir le temps de se préparer et d'enrouler ses longs cheveux gris dans un parfait chignon. Je ne l'avais encore jamais vue sans son chignon. Je me souviens de cette fin de journée.

C'est la première fois que je vois ma grand-mère les cheveux détachés. En la regardant, dans cette atmosphère familiale emplie de tristesse, le chagrin et les larmes inondent mes joues de petite fille, je ressens déjà le manque que son

absence va laisser dans notre grande maison, mais je ne saurai expliquer pourquoi, je ne suis pas tourmentée par sa mort. Elle s'est éteinte en douceur, de vieillesse comme on dit ici. Son visage léger écrase à peine l'oreiller brodé à ses initiales. Elle a l'air apaisé, comme si elle s'était juste endormie. Je suis juste triste parce que je le sais, elle va forcément beaucoup me manquer. Ma mère me tend un baume au miel en me murmurant doucement :

— Tiens ma chérie, si tu veux, tu peux en mettre un peu sur la bouche de ta grand-mère et puis, pour qu'elle soit très belle, tu peux aussi lui mettre quelques gouttes de son parfum dans le cou et sur les poignets.

Je sais, ça paraît morbide mais chez nous ça ne l'ai pas tant que ça, bien au contraire, alors je m'exécute en prenant ma tâche très à cœur. Comme on coiffe sa poupée préférée, comme une caresse, je passe délicatement ma main de petite fille sur ses longs cheveux argentés, puis sur sa joue où je dépose tendrement un baiser. Cette fois, ma grand-mère Lucciana est parfaite. Sous la timide lumière de la lampe à huile, elle resplendit, et son parfum volatile exhale dans toute la pièce. Je ressens une très grande fierté et une profonde émotion à l'accompagner pour son dernier voyage.

Sans le savoir, en toute inconscience, ma mère venait en quelques minutes d'anéantir ma destinée de bergère ou tout autres avenir qu'elle et mon père avaient fondé sur moi.

...

Le souvenir olfactif du passé au parfum de ma grand-mère et du maquis m'ont presque fait oublier cette puanteur de l'instant. Serait-ce possible que mon corps ait commencé à pourrir de l'intérieur ? Ou alors je suis déjà morte en décomposition et seule mon âme est en vie ? Ou encore, mon corps est embaumé et macère depuis suffisamment de temps pour qu'il puisse puer autant... J'ai été choisie pour une expérience scientifique et on ne devrait plus tarder à me sortir de là... Ou peut-être ai-je vendu mon âme au diable et il en a fait son affaire... Quelle déveine, ce qui est sur, c'est que mon corps, qu'il soit vivant, mort, vendu ou embaumé n'a pas pu arriver là tout seul. Je dois me reconcentrer sur le parfum de Lucciana et retourner là-bas... Ici, l'odeur m'empêche de réfléchir. Je dois essayer de stimuler ma mémoire, remettre de l'ordre dans ma tête pour y voir clair. Me souvenir de qui je suis, qui j'étais. Une sombre conne, une vraie salope malveillante méritant châtiment, c'est le minimum que je puisse avoir été pour me retrouver coincée là ! Et si j'étais juste la proie d'un psychopathe ? Avoir été au mauvais endroit au mauvais moment...

L'espace est réduit, je commence à manquer d'air, comme ces aventuriers qui gravissent l'Everest, l'oxygène se fait de plus en plus rare, mon esprit devient confus, mes oreilles bourdonnent et mes pensées s'entrechoquent comme dans un match de boxe, chacune renvoie l'autre d'un uppercut s'éclater les côtés de mon cerveau. Je suis KO, je pars...

...

C'est l'automne, il fait encore chaud pour une fin d'après-midi, je rentre chez moi, dans mon village, j'aperçois notre maison en pierre, c'est drôle, j'ai l'impression qu'elle est moins grande qu'avant. Il va bientôt faire nuit, les douces et longues journées ont bien fait leur boulot tout l'été, alors, le temps de la pause est venu pour tout le monde, les jours raccourcissent, les cigales ont arrêté de chanter et le vent du matin qui fait siffler les feuilles d'oliviers s'est couché. Comme toujours, ma mère s'affaire dans la cuisine, elle a ce don de savoir cuisiner avec trois fois rien, c'est une magicienne. Mon père et Paul-Marie mon frère se laissent vivre le temps d'une partie de boules. J'aime cette douceur réconfortante, comme si chaque ancêtre de la maison avait mis un peu de sa bienveillance avant de partir, cette maison c'est mon refuge, mon point cardinal. Nous mangeons assez tôt pour profiter un peu du dehors encore agréable à cette saison, ma mère a préparé un tian de légumes et une omelette au fromage, comme à l'habitude on se régale c'est simple, mais il n'y a que ma mère pour rendre les choses simples aussi délicieuses. J'ai beau essayer de refaire les mêmes plats qu'elle, rien à faire ça n'a jamais le même goût... C'est ma mère. Après le repas, un peu fatiguée par ma longue traversée en bateau, je monte me coucher, ma chambre est restée exactement comme elle était quand suis partie sur le continent, ma mère n'a jamais rien touché à mes affaires ni changé quoi que ce soit. J'aurais vingt-trois ans dimanche, je suis rentrée pour fêter mon anniversaire en famille. Je ne les ai pas vus depuis trop longtemps, je ne rentre que pour Noël et je viens un peu l'été, alors le reste du temps je m'habitue à leur absence. Ça fait un bail que je suis partie de la maison pour faire mes études, des études qui elles, sont parties un peu dans tous les sens. À Marseille d'abord pour à peine trois ans de médecine puis à Aix-en-Provence dans une école d'esthétique pour finalement m'inscrire en licence d'archéologie. Je n'ai jamais vraiment su, ni trouvé ce que j'aimerais faire plus tard. Mon père dit qu'il faut que jeunesse se passe et que c'est bien d'aller voir ce qui se passe ailleurs. Quoi qu'il en soit, je me dis que ces quelques années de flottement, finiront bien par me mener à quelque chose quelque part. Quelque chose que je

ne suis sûrement pas encore parvenue à aller chercher, encre au plus profond de moi. Mais je sais que le moment venu, je trouverai ma voie. Mes parents eux m'ont toujours laissé le choix, fait confiance, persuadés que de toute façon quoi que je fasse, un jour ou l'autre, je finirai par revenir en Corse. Pour l'instant l'archéologie me va bien, l'idée de creuser, chercher et balayer les couloirs du temps pour contribuer un peu à l'écriture de notre passé m'intéresse et me donne l'impression d'être un peu utile à reconstituer l'histoire de l'humanité.

Ce soir, justement, c'est dans ma chambre que je décide de remonter un peu le temps. Autant que de m'intéresser aux Gallo-Romains, reprendre le travail commencé sur mes propres aïeux me paraît être une bonne idée. Pendant un de mes cours de sources anciennes, je me suis souvenue avoir laissé en plan, un arbre généalogique que j'avais commencé un peu après la mort de ma grand-mère, il était sans doute resté quelque part dans mes affaires à la maison. Je commençais alors à fouiner dans le tiroir de mon bureau pour mettre la main sur l'ébauche de ma généalogie. Une petite boîte coincée au fond m'empêche d'ouvrir le tiroir en entier. En mettant un peu d'insistance et un bout de doigt écrasé dans ce foutu tiroir, j'arrive enfin à en sortir ce qui finalement, est une ancienne boîte à gâteaux qui sent la vieille ferraille, pas toute jeune, la boîte est un peu cabossée et j'ai du mal à l'ouvrir. Elle aussi ça fait un bail qu'elle est là-dedans, pleine de tout un tas de petits bordels. Des tas de petits trucs que gamine, j'avais collectionnés et gardés précieusement comme des trésors. Il y a toute ma vie dans cette vieille boîte à gâteaux et l'inspection minutieuse de son contenu finit par me distraire et m'en faire oublier ma recherche initiale dans ce tiroir... Des petits découpages coloriés, pliés, des timbres étrangers, des fleurs séchées, des points gagnants de capsules coca-cola, des pin's, quelques vieilles boîtes d'allumettes... Et puis un petit flacon de verre, je le reconnais, c'est le flacon de parfum de Lucciana. Délicatement, je retire le bouchon pour l'approcher de mes narines et humer le reste de parfum capturé à jamais dans la petite fiole. Les années ont évaporé l'alcool, seules les huiles essentielles d'immortelles et de genévrier ont laissé une trace brunâtre sur les parois du flacon. Je respire à nouveau son odeur, telle une exhalaison, immédiatement, la fragrance imprègne mon corps tout entier jusqu'au plus profond de moi, là où je n'avais pas encore réussi à aller. Je revois la beauté de ma grand-mère en ce jour funeste, je ressens cette plénitude et je comprends, comme un déclic, c'est fou en quelques minutes à peine, je viens de comprendre ce pourquoi je suis faite, dans ma distraction je n'ai pas retrouvé mon arbre généalogique mais ma vocation. Je cherchais quelque chose dans le passé et c'est le passé qui m'a trouvée. Je reste assise de

longues minutes sur le bord de mon lit. En fermant les yeux, je revois le doux visage de ma grand-mère que la mort avait laissé là, posé sur l'oreiller brodé en emportant son âme. L'odeur des huiles inhalées me donne à moitié la tête qui tourne, un tournis de certitude et de satisfaction d'avoir compris ce que je voulais faire. C'est donc ça la certitude, la persuasion de pouvoir me sentir utile, d'aider les autres et un tant soit peu si l'occasion m'en ai donnée, d'apaiser la tristesse. D'un seul coup, après tant d'années d'incertitudes et de flottements, tout devient clair, ma courte expérience en médecine et mes qualités de maquilleuse sont immédiatement une évidence. Ce n'est pas un hasard si je suis retombée sur cette vieille boîte en ferraille ce soir, je vais rendre les morts plus beaux, comme je l'ai fait pour ma grand-mère...

À nouveau, je me sentais emplie de satisfaction et d'une grande fierté pour ce que deviendrai mon avenir.

Je m'empressais alors de descendre annoncer à mes parents et à mon frère pas encore couchés, cette nouvelle destinée qui allait devenir la mienne. Réjouie et convaincue par cette idée, comme un curé qui prêche pour sa paroisse, en pyjama au beau milieu du salon, j'expliquais ce qui venait de se passer un étage plus haut dans ma chambre et je leur exposait en quelques mots ma certitude et ma motivation à vouloir consacrer ma vie aux morts.

Curieux face à l'enthousiasme que je distillais, mes parents et mon frère se regroupaient instinctivement comme une portée de chatons pour venir s'encastrent dans le canapé douillet et m'écouter solennellement. Leurs visages ébaubis ils restaient quelque peu abasourdis par cette nouvelle pas banale. Bergère, ils en avaient rêvé pour reprendre la petite exploitation familiale de brocciu. Bien que déçus par ma reconversion, ils s'étaient très bien faits à l'idée d'avoir un médecin dans la famille surtout qu'au village on était plutôt loin du premier docteur, c'était déjà un désert médical bien avant l'heure, il ne valait mieux pas tomber gravement malade à l'improviste, quant à imaginer lire mon nom pour la mise en beauté dans la rubrique mode d'un magazine féminin, ils s'en étaient accommodés aussi, maquiller les tops model, ça passait, mais maquiller les morts...

— C'est quoi cette nouvelle idée farfelue ?

Mon frère éclatait de rire.

— Tu es complètement cinglée ma pauvre !

— Je l'ai très bien fait avec grand-mère ! J'ai aimé la rendre belle pour son passage dans l'au-delà. Tu ne peux pas comprendre, je sais que le maquillage à le pouvoir d'effacer les stigmates de la maladie et de la mort, ça faisait partie